

## Littérature québécoise

---

Number 34, December 1988, January–February 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20111ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1988). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (34), 12–16.

### FUGUES POUR UN CHEVAL ET UN PIANO

Hervé Dupuis  
VLB, 1988; 9,95 \$

Le jour de ses dix-huit ans, Michel s'offre comme cadeau d'anniversaire de retrouver son père, en marge de sa vie depuis plus de six ans. Sa visite inopinée chez lui, grand pianiste de concert et célèbre interprète de l'œuvre de Chopin, engendre un véritable blitz de questions/réponses dont l'issue tend à éclairer le fils sur les véritables raisons du divorce de son père, qui l'abandonne à douze ans aux soins de ses grands-parents. Meurtri par tant de silence, l'athlétique fiston refuse de passer sa vie à récupérer son adolescence et propose à son géniteur de partager son appartement afin de redécouvrir, ultime quête, cet Achille, cet Énée ou encore, ce Thésée, qu'il a connu damoiseau, en étroite harmonie avec son père. À ce jeu de l'amour et du hasard, Michel découvre en son père un pédéraste, surpris, de surcroît, en flagrant délit d'indécence et d'adultère dans les vespasiennes publiques. L'image s'effrite et Michel se révolte contre son paternel qui a passé sa jeunesse à trimer quinze heures par jour sur un clavier pour justifier son talent aux yeux des professeurs, des journalistes et des Sœurs de l'école Vincent-d'Indy. Mais l'expérience lui a appris du même souffle les carences affectives dont a été victime son père à qui on n'a jamais appris à aimer, mais plutôt à faire peur. C'est à ce moment que le dilemme s'installe : pour le fils, qui nourrit la peur d'être abandonné de nouveau et hésite à faire le saut par-dessus son adolescence; pour le père, qui a quitté sa progéniture en raison de sa beauté et du désir incestueux qu'elle fait naître, car pour lui, aimer c'est désirer. Bien au-delà de l'homosexualité et de l'inceste, Hervé Dupuis met en cause, dans sa pièce, cette société de tabous qui veut qu'à partir du moment où son fils « a du poil sua poche pis [qu'] y bande » (p. 76), un père ne « peut pas aimer son fils comme quand y



était p'tit gars » (p. 76). D'où cette solitude, ce vide intérieur et cette dépossession d'une partie de soi-même qui laisse estropié sans espoir de guérison. C'est cette solitude, leitmotiv charnière de la pièce, qui remet en question deux existences : l'une à l'aube de la vie, l'autre au seuil du troisième âge, séparées sont-elles par la société, la pudeur et la peur d'aimer. La relation père/fils démontre, comme le dit le préfacier Robert Lalonde, que « la tendresse [...] entre hommes est difficile, violente. Tragique, encore aujourd'hui » (p. 8). L'auteur l'exprime dans des dialogues vifs, rigoureux, où chacune des fléchettes ravive la plaie combien profonde. Cette pièce a d'ailleurs été créée le 27 avril 1988 au Théâtre d'Aujourd'hui dans une mise en scène d'Alain Fournier.

Denis Carrier

### PETITES FINS DU MONDE

Geneviève Amyot  
VLB, 1988; 12,95 \$

Il est difficile de dire si le dernier livre de Geneviève Amyot s'inspire vraiment de la vie de l'auteure. *Petites fins du monde* oscille entre l'autobiographie et le récit imaginaire, poétique. Il est sûr que toute écriture s'inspire d'une certaine réalité mais... Geneviève Amyot a un fils de huit ans. Dans une entrevue accordée à une journa-

bonheurs exclusifs, enfermés, y compris ceux de la grossesse, *Petites fins du monde* décrit les mille *petites choses*, les mille sensations qui bâtissent et bercent le quotidien. « Cette baroque, cette splendide intimité » qui tourne autour de l'enfant.

On aimerait plonger tête première dans ces récits et se gorger de cette écriture *légère, tourmentée*, et pleurer avec les mères, avec les enfants pris dans le tourbillon inexorable des départs, des *petites fins* : l'école, l'âge adulte, la vieillesse, la mort. Car, par delà le fil des jours pointe sans cesse le mot *fin* : mettre au monde et vieillir aussitôt, très tôt, face au temps qui dévore tout. « Comment conjurer la peur et retrouver l'efficace et suffisante plénitude de nos présents. Comment me convaincre de cette fille (de deux ans). Pour le temps qu'il m'en reste (...). Toujours cette conscience envahissante, maladie de l'imminence de sa perte, de mon vieillissement et du sien. »

On aimerait, donc, se confondre dans cette histoire de tous les jours, mais quelque chose nous retient un peu quand on s'y reconnaît trop. Geneviève Amyot est-elle vraiment sérieuse ou a-t-elle voulu nous caricaturer dans nos rituels et nos inquiétudes, nos folies *gaga*, nos décors prolétaires confinés à la cuisine-fenêtre-potager-ouruelle. Tellement habituées que nous sommes, nous les mères, à être traitées de *niaiseuses* qu'on a développé une certaine paranoïa. Mais, comme le dit si bien l'auteure, « La littérature est un truc absolument merveilleux » et ce livre tisse un lien de solidarité et de vie entre toutes les femmes qui, isolées et ignorées, n'ont plus que les « crayons et les songes » comme outils de la mémoire.

Françoise Cléro

liste, les propos de l'auteure recourent ceux du personnage de son livre. « Que faut-il à ce point leur apprendre qui justifie un emploi du temps aussi insensé ? », écrit et dit à la fois Geneviève Amyot en parlant de l'école. « Et que peut-on apprendre empoignés de la sorte pendant un temps qui dépasse à ce point les limites de l'entendement ? (...). Ils ont six ans. D'où fallait-il tout à coup et si radicalement les tirer ? »

Alors, voilà que pour une fois un livre de littérature intéresse directement une partie de la population : Au Québec 1 300 000 femmes au foyer pourront s'y reconnaître. « J'ai fini de nettoyer tous les châssis et rideaux, aussi le jardin, j'ai cuit et congelé toutes les pommes (...). Son frère a été malade. Un gros rhume. Je l'ai énormément soigné, par tous mes moyens. Les bains, les gouttes, les cataplasmes », etc.

De la douleur de l'accouchement à la douleur de la séparation quand vient le temps d'envoyer l'enfant à l'école, en passant par toutes sortes de petits

### LE TEMPS DE LIRE

Gilles Vigneault  
Nouvelles Éditions de l'Arc,  
1988; 7,95 \$

Depuis *Assonances*, recueil de poèmes paru en 1984 aux Nouvelles Éditions de l'Arc, Gilles Vigneault n'avait rien publié, mis à part un livre d'enfant, chez le même éditeur : *Chansons, contes et comptines* (1987). À ce silence du côté de l'édition correspondait aussi une absence de la scène québécoise, le célèbre chansonnier consacrant ses énergies au *Temps de dire*, un ▶



# LE NOROÏT

souffle où il veut

**Paul BÉLANGER**

**Projets de Pablo**

*avec un dessin de Normand Poiré*

2-89018-169-3

112p. 12 \$

**Patrick COPPENS**

**Roule Idéal**

*avec huit dessins de Roland Giguère*

2-89018-177-4

96p. 10 \$

**Michel CÔTÉ**

**Ce jour de terre**

*édition numérotée limitée à 200 exemplaires*

2-89018-180-4

s.p. 40 \$

**Madeleine GAGNON**

**Lucie LAPORTE**

**Femmeros**

*édition de tête avec un dessin original: 250 \$*

2-89018-175-8

s.p. 40 \$

**Daniel GUÉNETTE**

**La part de l'ode**

*avec huit petites cosmogonies de Jacques Palumbo*

2-89018-157-X

80p. 10 \$

**Paul Chanel MALENFANT**

**Tirer au clair**

*avec cinq photographies d'André Martin*

2-89018-170-7

120p. 15 \$

**Jocelyne FELX**

**Les pavages du désert**

*avec onze miniatures de Louise Paillé*

2-89018-154-5

Coédition Table rase

96p. 12 \$

**Francine DÉRY**

**Le tremplin**

*avec deux dessins de Monique Dussault*

2-89018-165-0

96p. 10 \$

**Jean DAIGLE**

**Les anges cornus**

2-89018-156-1

96p. 10 \$

**Jean CHARLEBOIS**

**Corps cible**

*avec une aquarelle de Marc-Antoine Nadeau*

2-89018-151-0

Coédition Table rase

128p. 15 \$

**Line McMURRAY**

**Miss Morphose**

2-89018-162-6

128p. 15 \$

**Jean CHAPDELAIN GAGNON**

**Malamour**

*avec deux aquarelles de Ghislain Biron*

2-89018-163-4

Coédition Table rase

64p. 8 \$

**Germaine BEAULIEU**

**Aires sans distance**

*avec des photographies de l'auteure*

2-89018-167-7

80p. 5 \$

**André DUHAIME**

**Au jour le jour**

*avec six dessins de Jan Machàlek*

2-89018-168-5

64p. 5 \$

**Guy MARCHAMPS**

**Sédiments de l'amnésie**

*avec cinq dessins de Denis Charland*

2-89018-174-X

80p. 5 \$

**Claude BEAUSOLEIL**

**Yvon COZIC**

**Travaux d'infini**

*édition de tête avec un dessin original: 150 \$*

2-89018-164-2

s.p. 40 \$

DISTRIBUTION EN LIBRAIRIE

Prologue  
2975, rue Sartelon  
Ville Saint-Laurent  
Qué H4R 1E6  
Tél. 332-5860  
Ext. 1-800-361-5751



ÉDITIONS DU

**NOROÏT**

Case postale 244  
Saint-Lambert (Québec)  
J4P 3N8

spectacle rodé en Europe, maintenant présenté au Québec.

Gilles Vigneault quitte donc ce mutisme apparent. *Le temps de lire* regroupe des poèmes, des monologues et des chansons qui, pour la plupart, mettent en scène des personnages de Natashquan : Tit-Noir, Paulu, Agnès, Gerlaise, ... Ces personnages témoignent de l'enracinement au pays; ils expriment également des préoccupations écologiques, ou bien leur rapport au temps, à l'espace, leur attachement à la langue.

Vigneault est un poète à l'âme insulaire. « Les îles que nous sommes/Un jour voyageront./Comme de grands radeaux/Sur le Temps dont les eaux/Portent le poids de l'homme », ainsi débute *Le temps de lire*. Le recueil propose un rythme semblable à celui du spectacle, alliant humour, tendresse, profondeur, gravité. Pour clore l'ouvrage, un texte écrit en lettres rouges et dédié à celui qui a chanté *Le tour de l'île*, Félix Leclerc; outre l'amitié, se profile entre les lignes un engagement poétique commun.

Susy Turcotte

### PRIÈRES D'UN ENFANT TRÈS, TRÈS SAGE Roch Carrier Stanké, 1988; 13,95 \$

Et pourtant, j'ai toujours pris beaucoup de plaisir à lire la prose de Roch Carrier ! Je me rappelle encore les beaux textes que sont *Jolis deuils*, *Il n'y a pas de pays sans grand-père* ou, par dessus tout *Le jardin des délices*. Mais là, impossible. Je n'ai jamais eu autant de difficulté à terminer un livre. Et encore, il ne compte que 149 pages. Mais quel ennui ! quel ennui !

D'abord l'écriture. Carrier, qui sait si bien forger la phrase pour en faire sortir toute la poésie possible, verse ici dans le style pseudo naïf. Mille excuses, mais impossible d'y croire. Pourtant, il peut se montrer très habile dans l'art de faire parler un enfant; il l'a prouvé dans un



de ses premiers recueils de contes, *Les enfants du bonhomme dans la lune*. Mais ici, c'est le désastre. Ensuite, il y a l'histoire. Un enfant de la campagne (très, très reculée !) adresse au « bon Dieu » quatorze prières (pauvre bon Dieu !) qui vont du culcul de pur cru (« Prière pour un mouton de piastres ») au j'ai-déjà-entendu-ça-des-centaines-de-fois (« Prière des funérailles ») : « Les enfants sont faits pour la vie et pas pour la mort » et gnagna en n'oubliant pas le vulgaire absolu digne des x mille histoires drôles de l'époque révolue (?) des *Tannants* (« La prière des djos » ou celle des « fesses »). Enfin, il y a la langue, pas du joul, mais de la pacotille faussement paysanne. Louis Fréchette faisait déjà beaucoup mieux il y a cent ans. Bref, un livre qui sent le fond de tiroir à plein nez.

La seule fois où j'ai esquissé un sourire, c'est à la lecture du texte qui figure en quatrième de couverture. On y lit que « *Prières d'un enfant très, très sage* est un *haut moment* (c'est moi qui souligne) du talent déjà consacré de Roch Carrier ». C'est à croire que celui qui a écrit cette phrase a voulu se payer la gueule de Carrier !

Et pourtant, je vais continuer à croire que Roch Carrier est un superbe écrivain. Mais, s'il vous plaît, plus jamais de *Prières d'un enfant très, très sage*. Plus jamais.

Guy Champagne

et la cote des hétéros va baisant sur le marché de la subversion.

Ceci dit, suffit-il qu'elle choque pour qu'une oeuvre soit consacrée? À la lecture du texte de Bouchard la question se pose inévitablement car si la pièce dans sa facture relève honorement le défi de l'originalité, le contenu, quant à lui, a tendance à pécher par excès de simplification. Côté forme, l'idée de présenter au public la répétition d'un drame romantique destiné à un seul personnage-spectateur nous sort des sentiers battus. De plus, des répliques signifiantes du *Martyr de saint Sébastien* de d'Annunzio sont elles-mêmes enchâssées au drame pour lui donner une dimension quasi mystique. Ces trois niveaux dramatiques s'imbriquent ensemble comme les rouages d'une machine bien huilée. Le résultat relève d'une imagination originale et ne manque jamais de surprendre. Par ailleurs, la langue de l'auteur donne à l'ensemble une couleur locale qui rend crédible les choix du lieu et de l'époque. Comme bien des oeuvres « militantes », *Les feluettes...* fait cependant bien peu de cas de la nuance et le manichéisme du propos n'a pas réussi à se procurer mon adhésion. Domage que l'auteur ait choisi de réduire son histoire à un conflit entre la bonté lumineuse de ses amants et l'ignorance crasse de leur entourage. Si Bouchard avait su doser en donnant aux « bons » quelque travers et aux « méchants » quelque mérite, son discours de tolérance aurait atteint une portée universelle et son drame aurait pris l'allure d'une véritable tragédie.

Pierre Héту

### LES FELUETTES Michel Marc Bouchard Leméac, 1987; 9,95 \$

Mettre d'accord critiques de théâtre et échetiers en leur faisant crier au génie à l'unisson demeure un exploit enviable pour un dramaturge. Pourtant, de Robert Lévesque à Francine Grimaldi, *Les feluettes...* aura créé l'unanimité de la presse. Pas étonnant, car il faut dire que la pièce s'inscrit dans le sillon de *Being at home with Claude* qui connut la même réception deux ans plus tôt. Peut-on attribuer ces succès au fait que les deux oeuvres mettent en scène des personnages homosexuels dont la passion amoureuse n'a d'égale que l'intolérance de leur milieu respectif? Pour René-Daniel Dubois, Montréal l'année de l'Expo; chez Bouchard, le Lac-Saint-Jean du début de la colonisation. Quoi qu'il en soit, le temps des Roméo et Juliette et autres Tristan et Iseut semble bien révolu. Pour montrer la charge subversive de l'amour, il faut maintenant provoquer

### L'ÎLE Marie-Claire Blais VLB, 1988; 9,95 \$

L'univers de Marie-Claire Blais recèle peu de réjouissances, obsédé qu'il est à dénoncer et à mettre en devanture les maux qui assaillent sans répit la jeunesse. Sa dernière pièce, *L'île*, créée au Théâtre de l'Eskabel le 26 avril 1988 à Montréal, le démontre. L'action se déroule dans un bar gay près de l'océan durant la nuit de Noël, où les insulaires, des jeunes comme des vieux, se fabriquent un destin froidement calculé. Cette île

tropicale constitue un microcosme de la société moderne et renferme tous les fléaux qui l'affligent : racisme, sida, indifférence, cynisme, alcoolisme, drogue, suicide, délinquance, vol, mensonge, etc. Si personne n'est épargné, chacun le ressent, le vit et l'accepte à des niveaux différents. Il est un mal cependant qui affecte profondément tout ce petit monde marginal : c'est l'amour. Amis et/ou amants, chacun souffre, chacun aime d'un amour qui ne lui est pas toujours rendu. Un amour qui prend l'allure d'un baiser de la mort dans le cas de Denis et Jim, atteints tous deux du sida, dont les corps dépérissent et goûtent la cendre. Certains dérapent et se suicident alors que d'autres s'enlisent et errent au gré du destin, comme ces pigeons recueillis sur la plage enduite d'une nappe d'huile noire. Ces êtres déchus, animés par autant d'illusions que d'espoirs, se butent à l'hostilité des touristes qui craignent que la contamination et la pourriture n'épargnent pas leur progéniture. Si « la mort vient toute seule aux gens » (p. 20), Marie-Claire Blais, fidèle à elle-même, maintient que « le malheur ne touche toujours que la jeunesse » (p. 16).

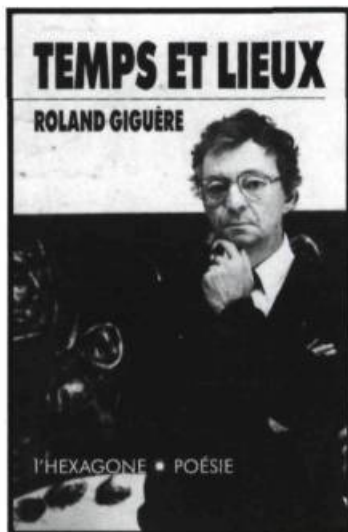
L'édition contient des photos prises lors de la création de la pièce. Il faut cependant déplorer l'absence de la page où figure la liste des personnages et qui sert de guide au lecteur.

Denis Carrier

## TEMPS ET LIEUX

Roland Giguère  
L'Hexagone, 1988; 14,95 \$

Un temps, Roland Giguère prit au Québec figure d'incendiaire. Associés à l'avant-garde en général et au surréalisme en particulier, ses écrits et ses œuvres picturales des années cinquante, de même que la maison d'édition Erta qu'il a fondée dès la fin des années quarante, ouvraient au Québec une voie qui a considérablement transformé l'horizon artistique de l'époque. Puis, en 1965, avec la publication de *L'âge de la parole* (L'Hexagone), Giguère devint un classique : on reconnut dans chacune de ses œuvres subséquentes le même ton inquiet et la même simplicité lumineuse. Ce passage de l'avant-garde au classicisme n'est toutefois pas dans l'œuvre; il s'explique par le contexte. Qu'on relise les tout premiers recueils de Giguère : on y



trouvera la voix de *Temps et Lieux*. Ce dernier recueil de Giguère, de moindre envergure sans doute que *L'âge de la parole* ou que *Forêt vierge folle* (L'Hexagone), témoigne donc d'une fidélité, que ni le désespoir (« la poésie n'en peut plus »), ni la conscience des limites de la création (« les plus beaux tableaux laissent toujours à désirer ») ne réussissent à entamer.

*Temps et lieux* réunit diverses œuvres d'abord publiées dans des revues ou des ouvrages à tirage limité. Le recueil s'ouvre sur une suite de poèmes qui constituent une sorte de méditation sur la mémoire. Giguère propose ensuite quelques brèves réflexions sur la peinture, suivies du poème « À propos d'oiseaux » (accompagné d'un très beau dessin de Gérard Tremblay) qui rappelle un peu — en plus modeste — la célèbre litanie « Arbres » de Paul-Marie Lapointe. C'est la partie suivante qui m'est apparue la plus riche : une suite de proses inspirées par une gravure d'Odilon Redon. Ces proses sont à mon avis parmi les plus achevées qu'ait écrites Giguère. En fin de parcours, des « Paroles visibles » (douze sérigraphies réalisées en 1983) concilient avec bonheur deux tendances complémentaires du travail de Giguère : une écriture qui tend au croquis; un dessin qui tend à la calligraphie.

François Dumont

TOUT L'ÉTÉ DANS  
UNE CABANE À BATEAU  
Pierre Gobeil  
Québec/Amérique,  
1988; 14,95 \$

Je n'ai pas lu *The catcher in the Rye* — *L'attrape-cœur* — écrit en 1951 par J. D. Salinger et qui raconte à la première personne

l'histoire d'un jeune New-Yorkais de 16 ans aux prises avec l'incommunicabilité et l'inauthenticité des gens de la grande ville. Mais c'est le roman-culte du personnage principal de *Tout l'été dans une cabane à bateau*, premier roman de Pierre Gobeil. Et tout comme le héros de Salinger, celui de Gobeil est jeune, empêtré dans le malaise de ce moment trouble qui signe l'apprentissage du désir et du rapport à l'autre (comme à soi).

Récit, donc, sur l'adolescence, et l'adolescence dans la littérature québécoise se doit, plus qu'ailleurs semble-t-il, d'être tragique, torturée, voire criminelle (ça dure depuis au moins *Le torrent* d'Anne Hébert qui paraissait en 1950). Gobeil, pour sa part, exploite à l'extrême le *convenu* de ce moment de l'existence en faisant de son personnage un être introverti dont la solitude sera traversée, le temps d'un insupportable instant, par l'amour et l'amitié. Mais ces états constitueront des chocs tels, que le héros ne pourra les résoudre que dans le crime.



Malgré un thème devenu presque banal, Pierre Gobeil signe un récit dont la force et l'originalité tiennent à la manière et à un style singulièrement affirmé. Construit selon le mode de l'unité de temps et de lieu caractéristique de la tragédie classique, *Tout l'été dans une cabane à bateau* s'élabore à partir d'un long interrogatoire (après le crime) et d'un journal intime. Au gré des souvenirs d'enfance qui ressurgissent et de la description d'espaces géographiques, Gobeil compose un récit d'atmosphère dont la puissance réside en grande partie dans le non-dit. Le tour de force de l'auteur aura d'ailleurs été de jouer sur ce non-dit jusqu'à la limite (un pas de plus et c'était la confusion), parvenant ainsi à

une dimension poétique qui dépasse de loin la simple description des amours et des états d'âme adolescents. Il rejoint du coup l'angoisse de nos amours adultes qui, lorsque passionnelles, impossibles et absolues — lorsque trop *inavouablement pures* — ont ce goût et cette tentation de la mort violente.

Francine Bordeleau

UNE HISTOIRE DE CŒUR  
Jacques Savoie  
Boréal, 1988; 16,95 \$

Cette année aura sans doute été celle de Jacques Savoie. En même temps que sort l'adaptation des *Portes tournantes* sur les écrans, il fait paraître un quatrième roman dont le titre ne pêche pas par excès d'originalité, bien que l'on constate qu'*Une histoire de cœur* en est une au sens propre et au sens figuré — souvenons-nous, toutefois, qu'en ce domaine, Jacques Poulin avec *Le cœur de la baleine bleue* avait été un précurseur. Il s'agit, bien sûr, d'une histoire d'amour agréablement ponctuée de musique, mais aussi d'une véritable histoire de cœur : l'organe ! Ce récit m'apparaît de loin comme le plus habile, le mieux réussi de l'œuvre de Savoie. Techniquement, l'écrivain utilise judicieusement les supports de la narration. Deux trames s'enchevêtrent l'une à l'autre en contrepoint. D'abord, sur une première portée, les aventures du narrateur parti à la conquête de New York pour vendre son scénario à un producteur qui l'entraînera aux confins de l'hémisphère nord afin de revoir la fin de son film. Sur l'autre portée, l'intrigue du film : une affaire de trafic d'organes et de drogues qui amène un brave et pathétique médecin à errer au sein d'un milieu dont il ne soupçonnait pas l'existence et qui apparaît à sa façon tout aussi étonnant que l'univers fastueux du producteur Idalgo King et de l'acteur Leonard Bernstein. À chacun des niveaux se pose un problème moral, l'intégrité du créateur pour le scénariste, l'éthique médicale pour son héros. Les deux récits s'enchevêtrent au point qu'on en arrive parfois à confondre les trames.

On ne s'étonnera pas que la bande sonore du roman (oui, oui !) se compose de pièces aussi diverses que *Chrysanthème* de Puccini et *In the Neighborhood* de Tom Waits. Grâce à ce stratagème, l'écrivain arrive à créer

des états d'âme subtils. Ceci étant dit, il me semble que l'écriture de Savoie, toute moderne qu'elle soit, manque un peu de fantaisie. En effet, si l'auteur sait tirer profit de son talent, il arrive que le procédé littéraire apparaisse en filigrane du texte. La pudeur demeure une grande qualité, mais j'aurais souhaité que le romancier prenne quelque liberté avec ses personnages en les rendant plus cinématographiques, moins fatalistes. La distance qu'autorise l'humour aurait fait de cette lecture agréable, un livre inoubliable.

Il faudra aussi dire à Savoie que son éditeur ne le sert pas en rognant sur le travail d'édition et de lecture d'épreuves. Ce livre est malheureusement truffé de fautes et de coquilles.

Pierre Héту

## LE CINÉMA AUJOURD'HUI

### Sous la direction de Michel Larouche

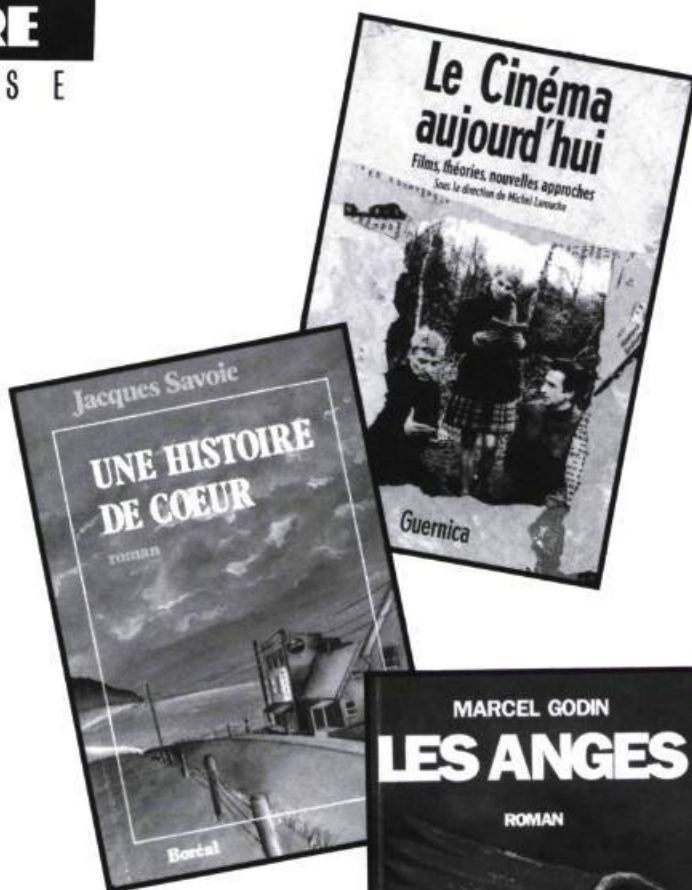
#### Guernica, 1988; 24,95 \$

Il serait bien triste de le cinématographe d'aujourd'hui s'il avait le teint gris de cet ouvrage collectif. Quatorze chercheurs y font état de leurs préoccupations théoriques, sur le mode de l'acte de contrition. Ainsi, la lecture en est-elle à peu près aussi réjouissante qu'un chemin de croix.

En 1986, on inaugurerait une section Études cinématographiques au congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS). Noblesse oblige. Dans le contexte, nos chercheurs en cinéma ont sans doute voulu présenter des communications dont la rigueur *positionnerait* en quelque sorte une discipline risquant de ne pas être prise au sérieux par la communauté scientifique.

Une fois réunis sous une même couverture, les textes issus du congrès de l'ACFAS risquent cependant d'être jugés arides par les cinéphiles. Par contre, *Le cinéma aujourd'hui* sera un bon ouvrage de référence pour les spécialistes et étudiants en cinéma.

Soulignons tout de même, ça



et là, des moments du livre susceptibles de prolonger le plaisir des films. Entre autres, un texte sur *Fahrenheit 451* de François Truffaut (photo de la couverture) et un texte de critique d'art regretté René Payant sur la notion de postmodernisme.

Un peu à contre-courant des diverses approches représentées dans *Le cinéma aujourd'hui*, et tout en se qualifiant d'*amateur*, Payant termine l'ouvrage sur une perspective élargie en esquissant le projet de « ... montrer que le cinéma a une spécificité comme médium, comme langage, mais aussi comme art... et qu'il pense ».

Gérald Baril

## LES ANGES

### Marcel Godin

#### Robert Laffont, 1988; 17,95 \$

Marcel Godin a écrit ici un livre qui ferait souhaiter à toute âme un tant soi peu sensible que la réalité ne dépasse jamais la fiction. Violence, règlements de comptes, viols et trafics en tous genres forment la trame majeure de ce récit dans lequel l'auteur décrit un monde aux mœurs particulières, aux règles implacables, où chacun se voit puni selon les directives d'un code implicite qui ne prévoit pas une très grande variété de peines... Rien de tout à fait gratuit donc.

être les hommes importants du crime organisé de Montréal. Mauvais calcul : les vrais dirigeants font comprendre au grand patron de la section nationale des motards qu'il serait judicieux, pour les affaires futures, de faire le ménage dans son organisation. Le message est entendu. Les récalcitrants sont attirés dans un guet-apens, abattus, puis passés aux sacs de couchage lestés.

En apprenant la mort de ses comparses, leur chef, absent lors de la tuerie, décide de sauver sa peau en devenant délateur. Un procès s'ouvre. Mais peut-on vraiment détruire les Anges ?

Malgré toute la violence contenue dans son livre, Godin réussit un roman qui se lit bien. Peut-être un peu trop bien écrit parfois; on imagine mal un motard dire : « Je me suis cru mort, hostie ! »

Serge Bergeron

## JEAN-DU-SUD ET L'OIZO-MAGICK

### Yves Gélinas

#### Leméac, 1988; 17,95 \$

En pleine époque de l'instantané, du post techno pop, du micro-onde, du néo art déco, de la cuisine sous vide, de la fuite en avant des bars branchés où l'intensité des relations se mesure à l'indice de leur brièveté, à quoi peut bien servir un truc écrit en solitaire et bouclé depuis plus de quatre ans ? Bel état d'esprit pour aborder un récit autobiographique.

Rien de très littéraire, mais le témoignage particulièrement vivant d'un passionné solitaire à la recherche de l'absolu. Même si les forces de la nature l'empêcheront d'atteindre matériellement l'objectif préalablement fixé, Gélinas fait la preuve par trois que tout individu peut reculer ses limites en mettant calmement toute son énergie à réaliser un projet, un idéal, un rêve auquel il croit profondément. Finalement, seuls comptent l'expérience vécue et son enseignement. Par delà le temps, chacune de ces expériences conserve sa pleine valeur.

Pour les quelques ignares qui l'ignoraient encore, Yves Gélinas s'est tapé la transat à l'envers : par le Pacifique. Vulgaire pied plat qui sent le mal de mer sur le traversier Québec-Lévis, je ressens pour lui un profond respect et beaucoup d'admiration.

Claude Régnier